



# POÉSIE

*Tome 1 - Années 1965 à 1995*

*Rayons d'âme*

*Une saison chez les Wlurtz*

*Trajectoires oniriques*



Du même auteur :

**LA CERTITUDE D'ÉTERNITÉ**

*Essai (Lettres du Monde) 2002*

**IDENTITÉS PERDUES**

*Roman (Éditions Harmonia) 2003*

**LA QUATRIÈME PYRAMIDE**

*Roman (Éditions Bénévent) 2005*

**AU-DELÀ DU MIROIR**

*Roman (Éditions Édilivre) 2008*

**AUX FRONTIÈRES DU TEMPS**

*Roman (Éditions Les 2 Encres) 2008*

**L'ÈRE DE LA SPIRITUALITÉ**

**Tome 1 La fin d'un monde**

*Essai (Éditions Édilivre) 2009*

**L'ARCHE OUBLIÉE**

*Roman (Éditions Édilivre) 2009*

Angus

Poésie – Tome 1

*Années 1965 À 1995 : Rayons d'âme – Une saison  
chez les Wlurtz – Trajectoires oniriques*

Éditions EDILIVRE APARIS  
93200 Saint-Denis – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4535-3

Dépôt légal : Février 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

## Sommaire

|                                               |           |
|-----------------------------------------------|-----------|
| <b>RAYONS D'ÂME.....</b>                      | <b>11</b> |
| Eiram Naej ou le moi d'un instant.....        | 13        |
| Mens sana .....                               | 16        |
| Vomissements .....                            | 17        |
| Paix, peace, friede, pace, paz.....           | 18        |
| Vox humanus.....                              | 20        |
| Contemplations nocturnes .....                | 22        |
| Certaines justices .....                      | 24        |
| Misères .....                                 | 25        |
| Chaleurs de cénotaphe.....                    | 26        |
| Car dorures sont parfois les souillures ..... | 27        |
| Couchant près de la mer .....                 | 28        |
| Tout flou.....                                | 30        |
| Dragonnades.....                              | 32        |
| Les forces confuses .....                     | 37        |
| Flux, reflux .....                            | 40        |
| Des goûts et des pudeurs .....                | 41        |
| Délices de toujours .....                     | 43        |

|                                         |            |
|-----------------------------------------|------------|
| Folles brumes.....                      | 45         |
| Naufrage .....                          | 47         |
| Une épave .....                         | 49         |
| Apocalypse .....                        | 50         |
| Des ombres .....                        | 52         |
| Sorties .....                           | 56         |
| Les harmonies fantômatiques .....       | 57         |
| Rumeurs de galaxies .....               | 59         |
| D'autres nourritures .....              | 61         |
| En honorant Ronsard .....               | 62         |
| Accords de lyre .....                   | 64         |
| Accusations.....                        | 66         |
| Devilries or demoniacal possession..... | 69         |
| Des assombrissements .....              | 71         |
| Sur les traces de l'unique .....        | 73         |
| Post-scriptum .....                     | 75         |
| Propriétés universelles .....           | 76         |
| Wind of graves.....                     | 78         |
| Le chaos.....                           | 80         |
| <b>UNE SAISON CHEZ LES WLURTZ .....</b> | <b>83</b>  |
| <b>TRAJECTOIRES ONIRIQUES .....</b>     | <b>111</b> |
| <b>PRÉAMBULE .....</b>                  | <b>113</b> |
| À des milliards d'années lumière... ..  | 115        |
| <b>ERRANCES .....</b>                   | <b>119</b> |
| <b>RÉDEMPTIONS.....</b>                 | <b>165</b> |

|                                           |            |
|-------------------------------------------|------------|
| <b>DIVINES RÈGLES .....</b>               | <b>257</b> |
| Considérant que la flamme d'osmose .....  | 259        |
| <b>ÉPILOGUE .....</b>                     | <b>265</b> |
| Après avoir chaussé ses besicles .....    | 267        |
| <b>ET SI.....</b>                         | <b>269</b> |
| Eau calme, chaleur, soleil de plomb,..... | 271        |
| <b>MORALITÉ.....</b>                      | <b>273</b> |
| À quoi sert de redémarrer, .....          | 275        |





*À la muse qui m'inspire et que je n'ai  
jamais rencontrée.*

*À celle qui m'accompagne jour après  
jour et qui m'inspire autant.*

*Depuis la nuit des temps,  
l'homme cherche désespérément la lumière  
au milieu des ténèbres,  
mais a-t-il seulement cherché à  
dissiper les ténèbres  
afin de l'apercevoir ?*

# **RAYONS D'ÂME**



## **EIRAM NAEJ OU LE MOI D'UN INSTANT**

Bizarre, arguerez-vous ? Oui Eiram c'est Marie !  
Gavroche insouciant que je suis, car je prie  
    les bosquets gris vert égayés  
par des trilles aiguës de me rendre sauvage,  
pour gambader de bois en prés, loin du ravage  
    des crépuscules effrayés.

Il n'y aura que gels, flocons nacrés, hivers,  
qui, joyaux, pareront de blanc mes univers,  
    chuchoteront au vent  
de tendres mélodies, fredonnant à la neige :  
C'est le petit Eiram ! Eiram ? Le petit Naej ;  
    Naej, sachez-le, c'est Jean !

Je me plairai, l'été, rapide plus qu'un faon,  
à caresser les fûts des chênes d'où le taon  
    surveille mes amours ;  
allongé, contemplant la voûte des feuillages,  
je m'envelopperai du châte des sillages,  
    de la fuite des jours.

Chaque fois, planté là, ivre, jusqu'à l'aurore,  
je rêverai d'édens où croît le sycomore  
    et le grain de Bacchus,

aux sources constellées de rubis, aux naïades,  
à ces pensées qu’avaient, durant leurs promenades  
antiques les Gracchus.

L’haleine des saisons éveillera mon âme,  
les lettres de mon nom imposeront leurs flammes  
aux fièvres humides des nuits,  
puis, vautreées dans le nid de déesses peu prudes,  
assisteront l’accouplement ardent et rude,  
la jouissance qui s’ensuit.

Vous seins ronds frémissants, cupides damnateurs,  
que vos bourgeons dressés affichent, tentateurs,  
d’affolantes couleurs ;  
toi, triangle pulpeux, dans tes féminités,  
déverse quand tu veux sur mes intimités !  
vous, fluides douleurs,

vous serez ardemment désirées. Quand le corps  
aura conçu ce mot : Pénétration, alors  
le désir deviendra  
le brasier dévorant des passions inhumaines,  
pervertisseur de chairs échauffées et humaines,  
dans la souillure des draps.

Non, rien n’apaisera la fureur de mon nom,  
assoiffé, haletant, impatient, ce démon  
se gorgera d’envie ;  
cela finira-t-il ? La vieillesse, la mort,  
m’ancreront-elles nu, vaincu, devant leurs ports  
terminus de la vie ?

Pour l'instant, voyez-moi donc enjamber les monts,  
caresser puis baiser le dos brun des saisons,  
le sexe de l'azur.  
Mon rire devenu écho, vous trouverez  
mes rimes dispersées et vous chuchoterez :  
Ce bohème fut pur.

## MENS SANA

Falaises, vos trouées sont des clochers que berce  
le chant d'un mousse nu à la voix saccadée ;  
le ressac a giflé le récif qui transperce  
l'écume des marées proches, barricadées  
dans des anses à la géométrie douteuse,  
où vient s'éterniser l'usure caillouteuse.  
L'azur est le reflet voilé des horizons,  
le vent du large annexe et distribue l'écho,  
que répercute un front de murailles, cloisons,  
et que trempe l'embrun sueur des vagues. L'eau  
s'énigmatise par ses calmes, ses furies ;  
ses humeurs redoutées et ses halètements,  
l'idéalisent pour le rimeur. Des scories  
de courants refroidis givrent mes vêtements.  
Pleins de ferveur, voici ce qu'aiment les nochers.  
Ces immensités-là sont leurs champs ; leur bétail,  
aligné et poissant leur trop maigre attirail,  
un tas muet flambant sous l'ardeur des couchers.



## VOMISSEMENTS

Les relents qui me noient sont des bains de sulfure ;  
le gouffre hoquetant a plus d'une engelure  
sur ses bords dégradés.

Le noir vomissement des enfers de parade,  
recouvre les parois de ces sombres rocades  
aux flancs trop tailladés,

que lèche goulûment la braise incandescente  
dans ses projections. La richesse indécente  
du magma globulaire,  
asservit les ronces aux lèpres antérieures :  
Ses dégueulures ! Saute un pêt extérieur,  
un hoquet, pire : Un glaire !

Un spasme pervers affole la nature,  
la vague de nos blés devient l'humble pâture  
des abîmes brailleurs.

Poussière des temps, homme que veux-tu faire,  
de ta micro vie au tintement secondaire ?  
Et le géant railleur

vomit les excréments de ses nobles entrailles ;  
ses lies digestives suintent par ses entailles  
en toxiques chiures.

La mer, prostituée, lui lèche les orteils,  
et l'azur rougeoyant, berceau d'autres soleils  
fond sur sa chevelure.

## **PAIX, PEACE, FRIEDE, PACE, PAZ**

Plaignons les miséreux sans paix ! Pas de mystère,  
le jour est bien trop long pour qui vit de prière :

Donne du pain Seigneur !

Déjà, Noël flairé des lustres à l'avance  
arrive. Un va-nu-pieds engourdi de latence  
veut des songes meilleurs.

Apaise, je t'en prie, les souffrances humaines  
Christ ! Gémis-tu, dis-moi, quand la bise promène  
sur l'échine des gueux,

son haleine enrobée d'hiver, ce peu chrétien,  
alors que, pantouflé, le nanti entretient  
son embonpoint honteux ?

Pourquoi ? Pourquoi Sauveur, maître de toutes choses,  
laisses-tu, comme un chien, gratter aux portes closes  
l'enfant presque nu, presque mort ?

Dans la neige perlée sanglotent combien d'âmes  
affamées, de lambeaux de mortels où se pâment  
tant de cœurs, (nefs coulées au port) ?

En ces obscurités affirme ta puissance ;  
Oui, tout existe encor : Amour. Reconnaissance  
n'est pas un mot trop amputé.  
La pauvreté est tienne, il faut tendre la main,  
croire en l'humanité meilleure de demain,  
aux volontés bien affûtées.

## VOX HUMANUS

Au tintement sous-galvanisé de ses rouilles  
ferrailleuses,

on reconnaît forcément le ferrailleur.

(Un vieux débris qui marchande ses résidus  
d'oxydation

qui ne le sont guère moins : Bon !)

Aux gloussements engraisés d'hormones femello-  
mâles

de ses poules de luxe, on reconnaît forcément le  
poulailler.

(Un poulailler qui abrite, toute la sainte journée, la  
luxure

involontaire des poules de luxe : Bon !)

Aux beuglements super-caveux de ses éléments  
laitiers,

on reconnaît, maniant l'aiguillon, le garçon vacher.

(Un garçon vacher vache pour ses vaches beuglantes :  
Bon !)

Mais,

qui radote, barbote, épilogue, dialogue, dit, contredit,  
bave, déprave, afflige, attige, maudit, médit, rosse,  
cabosse ?

Alors !

Est-ce toi humanité, surdité, vanité, iniquité ?

Encore : À ses éternuements dantesques, on reconnaît  
infailliblement un enrhumé parmi les enrhumés.  
(Avoir une dent contre le rhume et ses voisins qui lui  
ont,  
virusment parlant, refile : Bon !)

Mais,  
qui jacasse, tracasse, fricasse, fracasse,  
bécote, ergote, tripote, fricote ?

Alors !

Est-ce encor toi humanité, fixité, complexité,  
convexité ?

Autant de gouttes de pus que de voyelles et de  
consonnes.

Vive les enzymes gloutonnes !

## CONTEMPLATIONS NOCTURNES

Sur un théâtre d'ombre, ô nature troublante,  
attentif, frémissant, je t'écoute, tu chantes :

Bienfaisante sérénité !

Autour de toi tout trotte, tout vit, car tout respire,  
l'âme, rose des corps, exhale des soupirs,  
des effluves de volupté.

Le tremblement des nuits agite tes allures,  
les voiles des couchants perdus, maigres pelures,  
ont des vides béants ;  
les avelines sont frissonnantes. Des mares  
se gorgent du plasma des rosées presque rares,  
reflétant des géants.

Hêtres échevelés des vastes forêts blêmes,  
sous la voûte étoilée, ne soyez plus vous-mêmes,  
soyez diables, soyez errants !

En prenant, dans cette encre, une forme émouvante,  
l'if se tord ; peloton de la fausse épouvante,  
aie des poètes dans tes rangs.

La perfection du lys approche l'eurythmie ;  
c'est un calice d'or ciselé qui jaunit  
les jupes du blanc liseron.

Enfants, les prés en fleurs, endormis, sont sereins,  
le ru, beau ténébreux, aussi grand que le Rhin,  
arrose le pied des vallons.

Tu ondules verdure, en la tiédeur des soirs,  
le rêveur est devant de frêles promontoires  
    empreints de gravité ;  
et l'on entend monter, d'un clos semé de toits,  
les plaintes des bouviers émaillées de patois,  
    prêtes à graviter  
autour de mes soleils. Arabesques difformes  
sur le front des sommets baignés de lune, formes,  
    quelle brume vous voile ?  
La lave de mes vers accourt en flots épais ;  
faites-moi muse avec les muses, que l'épée  
    du génie me dévoile !  
Sources fraîches, roseaux, ajoncs, sable doré,  
frondaisons en fouillis, chants, feuilles mordorées,  
    pensez que je suis amoureux  
de l'émotion ! Je sens le souffle des remords,  
ardeur crépusculaire, assembler sur mon corps  
    tes esprits sains et langoureux.

## CERTAINES JUSTICES

Lorgnez-moi ce dément aux mains cornues et prêtes,  
à saisir, malaxer, broyer, rouler, presser !  
Nos peaux seront séchées, verdies, ou dispersées,  
notre sang rougira ses innombrables crêtes,  
nos yeux lui serviront de guides ; trop féroces,  
nos dents repeupleront sa mâchoire éprouvée,  
nos cuirs seront ramassés par ses pauvres rosses :  
Ils compteront, au moins ! Refuges tôt trouvés,  
nos âmes frapperont aux vantaux essentiels :  
Enfer ou Paradis, repaires démentiels.



## MISÈRES

Nu comme aux premiers temps, môme à la peau tannée,  
Jérôme, le cadet, mâche une poire blette ;  
la mère a pu glaner du maïs qu'elle apprête,  
chômeur, le père bat une vieille fanée.

La tôle s'évertue à trancher les rafales,  
les planches vermoulues bâillent, gonflées de pluie ;  
de l'entrée au grabat, le rat trempé a fui.

La porte claque alors que l'homme saoul s'affale.

La tête blanche entonne un refrain vénérable,  
où refleurit l'azur de ses seize printemps ;  
Jérôme, sale et beau, renifle par instants.  
Dehors, plantée près de ces débris vulnérables,  
la froide énormité des grands buildings passifs,  
aux crânes chevelus d'antennes, de panaches,  
sur eux, cyniquement, balance sans relâche,  
des regards, noircissant ses yeux inexpressifs.

## CHALEURS DE CÉNOTAPHE

Défunt, tu as goûté au repos des vieux ans,  
maintenant te voilà couché, osseux gisant,  
    sous une froide pierre ;  
depuis longtemps, la nuit, les aubes, les saisons,  
sont ombres, or des levers, comme défloraisons  
    sont nos pauvres prières.

Et c'est pourquoi mes yeux pleins de mélancolie  
se voilent tes voisins, (les Serge, les Célie),  
    envient les cheveux argentés.

Que la vie d'un mortel est peu de chose ! Quoi ?  
Qui juge, qui détruit, qui crée, qui dit : C'est toi,  
    par de longs frissons arpenté,

que la mort mènera sur ses tertres fourchus,  
plaines où les démons aux canines crochues  
    pèsent hâtivement,

un surplus de damnés issu du purgatoire ?  
Heureux, Satan jubile : Allez, mon écritoire !  
    grognant furtivement.

## **CAR DORURES SONT PARFOIS LES SOUILLURES**

Le sol, humus grouillant, engendre maints vallons  
de feuilles. Quel automne ! Il bruine, c'est long.  
Des branches ont pourri, le chêne est nu,  
verti du tronc, ses nœuds soutenus  
par le gel. La nuit est sans fin,  
le chien pelé sans festin,  
et l'harmonie se traîne  
de cyniques haines.  
Où fuit l'heure ?  
Un jour pleure  
sa vie.  
Puis,  
vert,  
sévère,  
l'univers  
baise la lune.  
Dans la forêt brune  
rôdent les loups alors  
qu'un renard s'enfuit. Dès lors,  
l'hiver revient, maître des journées,  
plaines, rus, bois, cascades, giroles, genêts,  
églises, vitraux, clochers. Et puis tout recommence :  
Dieu géant, galaxies, systèmes, terres, toutes semences,  
guident leurs destinées d'après tes seules et  
incontournables volontés.

## COUCHANT PRÈS DE LA MER

Les braises du couchant baisent les nues ardentes,  
s'affolent, dans les prés, des vies précipitées ;  
des effluves bleutés, lascifs, dépités,  
se marient aux vapeurs des sentiers et des pentes.

Le souffle de la nuit, cynique orviétan,  
distribue aux vallées ses clartés de zénith,  
tandis que les rochers, pilastres de granit,  
effilent une ténèbre en lambeaux de leurs dents.

La vague, (expiration), drôle, orbe, inquiétante,  
dispute au brouillard gris quelque jaune horizon  
et hurle ; le néant qui bave, les prisons,  
s'extirpent des enfers aux cent portes battantes.

Tonnerres, vents et pluies se mêlent, rigoureux.  
J'observe cet humus où joue l'ombre. Gitane,  
viens me poétiser ! Sous les futaies diaphanes,  
qu'il est doux d'adorer ; aimons ! Être amoureux  
des harmonies sacrées du monde. Cette lyre,  
on l'écoute en songeant à ses puissants mystères.  
Reflets des eaux, reflets du ciel et de la terre,  
fuyez, pulvérisez mes démentiels délires.

Vois mon enfant, les bois sont encor verts ; les fleurs  
gardent jalousement leurs parfums, leurs couleurs,

ce sont de frêles jeunes filles  
qui, à tes pieds, rêvent aux brises du matin,  
aux rupestres boutons que bercent les embruns,  
aux grèves sages et tranquilles.

Ce sont les pins géants, noirs témoins silencieux,  
qui trouent journallement les crachins trop spumeux,  
ce sont leurs pointes qui enflamment,  
en volant un tison au soleil déclinant,  
le soir où se perdent d'oubli, dégoulinants,  
le nocher, sa voile, et sa rame !

Vois, l'incendie rougit un clocher dans la plaine,  
il ruisselle vers nous, sans flamme, ami, sans haine,  
en mille deltas de lumière ;  
on s'étonne de voir les blés ocres, blasés,  
fumer sous ces rougeurs sans même s'embraser,  
de voir la paille des chaumières,  
illuminée soudain au cœur des crépuscules,  
valoriser l'instant où les ombres basculent  
pour ma campagne pure et saine,  
tandis que la forêt, repaire des aveux,  
secoue incessamment ses ténébreux cheveux  
parsemés de moraines.

C'est une heure à pleurer sur de vertes chimères,  
qui s'en iront germer au cœur de quelque auvent,  
non sans avoir frôlé de l'aile auparavant  
mon corps. Que coulent donc maintes larmes amères,  
à terre ; qu'un sillon dise à la graine : Soit !  
Je n'ai aucun mépris, l'univers fuit des rondes,  
pousse des destinées vers des antres immondes,  
plonge l'obscurité dans un profond émoi.

## TOUT FLOU

Quel sinistre matin ! Pataugeaient dans leurs ombres,  
ma stance déchirée et mes rimailles sombres,  
ces déchéances consommées ;

un rayon renaissant, un astre généreux,  
(ils sont l'un radotant et l'autre coléreux),  
de leurs paillettes parsemaient

mes seize ans révolus dépourvus de légende.  
(À l'heure où mon rafiote redonne de la bande,  
j'ai le frisson de l'inconnu).

Le sable d'une grève était mon plus bel or,  
solitude du cœur, tu étais mon trésor :

Ces intensités sont perdues.

Le vague, très actif, accueille l'amertume ;  
mon cerveau, ce paumé, buveur de folles brumes,  
atrophie, embué, traqué,

incruste ses lubies, bulbe trempé de drame,  
sur les obscurités de mes néants sans âme,  
havres de pitiés détraquées.

Hé oui, dans ce fatras trop souvent entrevu,  
j'erre. Ah ! l'aberration, l'ignominie, ne plus,  
négarion fossile et lâche !

Mes pas résonnent plus qu'un carillon funèbre,  
les flambeaux des esprits étioient les ténèbres  
aveugles qui noient sans relâche.

Je rêve d'un désert, bistre, assez silencieux,  
d'autres noms, d'autres vies, d'autres lieux, d'autres  
cieux,

d'autres vertus plus qu'innocentes,  
de lits que pétriraient des concubins séniles,  
de rôts qu'avaleraient leurs rejets serviles,  
que l'on affamerait d'attente.

J'admire des sillons que le Christ n'a point fait,  
(grains, germes, et moissons) : Un avenir parfait,  
fertilité de la matière.

Je me forge, Vulcain, de vaches décadences.  
Les ans brisent la voix acide des crédences  
que la toux sèche dépoussière.

Croix, mais regardez donc vos abattis usés !  
Ma jeunesse, à travers des poses abusées  
fuit de partout. Oh ! trop avide  
poète ! Leurs caries les vendent ; ces gâteuses,  
(parlant encor des croix, j'y reviens), vont, poudreuses,  
ensemencer un nul aride.

Je suis flux puis reflux, tourbillon puis cyclone,  
souffle plus qu'ouragan, roseau plus que pylône,  
démagogie non muselée,  
qui méprisant le poids des mots, ce qu'on débite,  
est comme omnubilée parfois, ferveur subite,  
par des désordres ciselés.

Souvenir, réponds-moi : Es-tu encor vivace ?  
Pourtant, où que tu sois, je suis ; vive tes traces !  
L'azur est tout à fait noirci.

Qui veut se dégager de cette gangue floue ?  
L'absolu a pétri des fanges qui le louent,  
et dont l'univers est farci.

## DRAGONNADES

Aux graines de poètes qui seront bonnes ou mauvaises,  
qui germeront ou ne lèveront pas : Salut !

Voici tout haut l'histoire qu'aux jeunes âmes je  
raconte.

C'est sûr, tous ces purs et chastes cerveaux croiront  
que c'est un conte,

parce qu'elle est insolite, quoique simple, et qu'elle  
rassemble les

éléments d'un conte.

Hé bien non ! Ne vous y trompez pas mes chérubins,  
penseurs

en herbe, graines de poètes,

(car à cet âge, jeu anodin, c'est fou ce que l'on peut  
être poète,

bien que l'on n'appelle pas encor le vautour barbu  
gypaète),

hélas, cela ne dure pas.

Cela n'est pas non plus une historiette, encore moins  
des balivernes,

le mot exact, dragonnades, sonne bizarrement

aux oreilles attentives,

peut-être faux ; voilà la poético-drago-promenade.

Écoutez !

Avant de retourner triturer vos oreillers,



aux blanches, bleues, ou roses taies,  
palpitez cœurs émerveillés !

Voici que ce dragon gracile, pas géant, miniature,  
du genre de ceux qu'on voit souvent aux devantures  
cosmopolites des marchands de jouets,  
multicolore à souhait,  
s'ennuie.

Lui,  
c'est différent ; il orne la descente de lit, maculée  
autant que poussiéreuse,  
d'une maritorne, gouine accomplie, échevelée,  
terreur des banlieues encor cyniquement auréolées  
de vapeurs, turgescences de mauvais vents, grandes  
empoisonneuses.

Néanmoins, un gavroche de pacotille, plus idiot que  
romantique,  
travesti de fraîche date,  
lui malaxe ses seins fort blets à pleines pattes,  
gouaillieur, en lui disant : « Putain, mais amoureuse ! »  
Turlutaines ! Lubies !

Mille pensées après son beau pays de Chine,  
entrevu, parfois, grâce à une éclaircie de spleen,  
il songe au bruit démentiel, assourdissant, de la  
machine à laver et à délayer.

Il en pâlit ; cette cochonnerie insidieuse, quelle  
invention !

Évitez-la ! n'y passez pas ! attention !

C'est abominable et lâche !

Cette fille de cocus contents en quête de pénitence, ça  
vous arrache des poils un peu partout, sans crier gare ;

obsédée comme ses possesseurs hypothéqués, cette  
infâme pèle dare-dare ce que j'ai de plus magnifique.  
Salope ! Fi de ces instants climatériques !  
D'abord, il se sent l'âme pas noire du tout, la taille et  
la vocation d'un poucet exotique ;  
tout de même, il n'est pas minuscule,  
ni petit jusqu'au ridicule  
comme les fulgores de Mandchourie épinglés au  
salon,  
réimportés, car ces choses sont des insectes lumineux  
et longs,  
préalablement importés des lointaines Amériques.  
Quelle vie d'humain ! C'est d'un pathétique  
cette fonction de décor de carpette !  
Pensez, hier, j'ai fait se déchirer de rire une salopette ;  
tout de même, supprimez-lui son suffixe à celle-là,  
qu'elle aille pervertir un Te Deum !  
En plus, je suis chargé de pas à n'en plus savoir que  
faire,  
du pot puant de ce pisseux de rejeton d'homme.  
Comme  
c'est contre mon standing de dragon bien élevé, ça  
m'excède  
à la fin !  
Sans oublier, (et c'est infect),  
point évanescent, écœurant, abject,  
que je sens mauvais le doigt de pied qui se néglige les  
trente jours du mois,  
qui laisse des traces, enfin,  
que le premier clanpin venu imprime, autoritaire.  
Ces descendants d'oospores dégénérés me croient  
sans vie,

sans désir, sans voix, austère,  
sans âme, un néant  
quoi !

Ce n'est pas juste, parce que je sais, moi,  
que foi de crache feu il en est autrement.

Ça ne fait rien, je vous promets de mémorables  
coliques,

à la vue de leurs tronches purpurines d'alcooliques  
quand je leur aurai joué ma première Débine  
en Cavale Majeure !

Muses de l'Orient, Thalies, Clios, et autres, j'en pisse  
abondamment d'avance,

balancez-moi vos brodequins, vos lauriers, vos  
masques, vos danses !

Cette fois, ce ne sera plus pour du beurre  
(dont je suis éclaboussé), que j'aurai malaxé mes  
douleurs.

Crénon ! Cela vaut bien un séjour à perpétuité en  
Chine

aux frais (surtaxés) de ces raves de non-initiés,  
dédaigneux du baisemain, fanatiques inconditionnels  
du touche-pipi ;

qu'elles soient embaumées

leurs ordures atrophiées ! Lui surtout, qu'il soit  
circoncis

comme un androgyne qu'il est.

Je vais être passé au crésyl samedi ;  
instants rares et isochrones :

Une seule fois l'année humaine,

c'est peu. La cheminée de l'usine en face a très  
mauvaise  
haleine,

et puis, chargée de crasse, elle vomit sans cesse des  
couronnes  
de fumée sulfureuse et jaunâtre. Enfin,  
en attendant les dictames souverains  
de la Chine,  
va pour l'usine !  
Maintenant que je tiens la bonne grappe...  
Elle aussi d'ailleurs, qui me tape  
sur le cul  
pour se donner une contenance  
de bonne noctambule vis-à-vis des gens passifs de la  
rue,  
grande dispatcheuse de foule dense.  
Je m'en fous,  
je m'extrais sous ses coups  
dont je ne lui tiendrai pas rigueur ;  
c'est pour le maître morceau de bi... qu'elle avalera  
tout à l'heure,  
paumée dans ses ah ! ah ! beuh ! rhaaa !  
en récompense de ses bons et loyaux sévices.  
Molière a dit : « Au diable l'avarice ! »  
Ce Poquelin, Saint Jean-Baptiste  
d'un théâtre en carence de moralistes  
avait raison !  
Un conseil, jeunesse, vies frivoles :  
De l'aplomb !  
Forgez vos caractères à l'ombre des orgies folles,  
goulues,  
jusqu'à saturation absolue.

## LES FORCES CONFUSES

Coteaux où, tant de fois, j'ai remué mes songes,  
à l'ombre des ormeaux, doux rêveur, je m'allonge ;  
vous êtes mon esprit, mon poème, ma lyre,  
ma vie, toute ma vie, l'âme de mon délire,  
le bourreau des blêmes soucis.

Le ru pailleté d'or a des senteurs magiques,  
qui me font désirer ses sources apathiques ;  
vis ! ô ! tendre rayon qui sourit tristement  
à la brune fougère où flâne, obstinément,  
le souffle extasié de la nuit.

Je la sens m'envahir cette ivresse espérée !  
Les colchiques, les troncs barbus et renversés,  
épient furtivement le vol des éphémères,  
laissant la colonie trotteuse des aptères  
explorer leurs organes.

Voici que, par-delà les prés semés d'embûches,  
aux horizons bouchés où les aubes trébuchent,  
les forêts, se lamente un vent gorgé d'embruns.  
Un éboulis repu de trépas s'est empreint  
de larmes océanes.

Du haut de ces grandeurs, je vous admire toutes :  
Vous plaines qui glissez vers la toile des routes,

emblavures ocrées au vaste ondulent,  
étoiles de layons jonchés d'humus grouillant,  
fleurs rares et rupestres.

Ah ! bourgeons, ouvrez-vous à ma curiosité,  
empâtez donc mes mains de vos viscosités...  
Je vois Prévert pleurant des brindilles mourantes,  
et qui noie des lupus aux robes peu courantes  
sur nos chantiers terrestres.

Oiseaux, ténors fougueux, jaseurs aux gais ramages,  
vous semblez, plus que tout, témoins des autres âges,  
en offrant aux vivants le chant de la genèse.  
Fluides, vous bavez sur le corps de la glaise  
aux pâleurs languissantes.

Ruissellement gris vert des bosquets vers la plaine,  
vos froissements discrets retiennent des haleines,  
qui disent : Chers amours ! à mes vers peu notoires,  
qu'effeuillent les saisons comme des vieux grimoires  
aux pages brunissantes.

D'ailleurs, frêle arbrisseau ému par le tonnerre,  
rejeton des géants qu'on célébrait naguère,  
je te salue bien bas, trop de cerveaux t'ignorent.  
À l'heure où les rosées presque bues s'évaporent,  
les feuilles mordorées  
tournent en rondes folles autour de sombres pierres,  
comme sous les préaux de jeunes écolières  
que gronde par instants le surveillant sérieux.  
Éole offre, gratis, un ballet pour mes yeux  
aux pleurs évaporés.

Si quelquefois s'endort un couchant sur la viorne,  
qui s'étend librement sur la ruine qu'elle orne,

et qu'un ciel traîne, hagard, comme un déguenillé,  
ses hardes qu'un zéphyr aime à éparpiller,  
arrive alors l'orage ;  
ses larmes purifient la fraîcheur des ruisseaux,  
qui caressent la tige écaillée du roseau,  
toiseur sempiternel du chêne dédaigneux,  
comme les sombres joncs qui, le trouvant teigneux,  
attisent bien sa rage.

Ce soir, il a fallu qu'une ténèbre passe,  
sur ces immensités et qu'elle soit bien lasse,  
que de son corps zébré elle couvre l'azur,  
que de son sommeil lourd s'échappe un souffle pur  
et qu'elle crie : Allons !  
pour que je disparaisse en ma retraite sombre,  
empruntant les sentiers envahis de pénombre,  
non sans avoir jeté un regard fugitif  
au ciel. Les nues crachaient, ignorant les grands ifs,  
leurs fanges aux vallons.

# FLUX, REFLUX

Âmes  
des lames !  
Remous filtrants,  
écumes torses et nacrées !  
Toi, hardiesse suprême, volontaire,  
des eaux emballées et hargneusement montantes !  
Enroulements galvanisés de l'océan, cœurs aquatiques,  
souffles courts et rauques tout juste contenus, sombres opacités,  
halètements, déferlements, mugissements, rugissements, hoquètements.  
Instrument peu docile qui aime, ménage, cajole, envoûte, brusque parfois aussi,  
comme un retournement, un chaos, dans les douleurs perniciosuses de l'enfantement,  
dans les errances de l'inlassable mouvement, de l'inclassable roue qui patauge  
au milieu de la perfidie des hommes inconséquents et par trop conquérants.  
Nuits sur l'océan omnipotent, infini, et célibataire de Lautréamont,  
suprématie partielle, exponentielle des humeurs lunaires,  
encres, ancrs, destins, festins, ions, démolitions,  
gouffres, soufre, craquements terrestres !  
affolement de l'incohérence,  
de rugueuses douceurs.  
Fi de l'affolement !  
Commencement,  
viles colères,  
non-sens.  
Rames !



## DES GOÛTS ET DES PUDEURS

Rien moins que violentées, gémissent nos clameurs,  
que nous abandonnons au gré de nos humeurs ;  
à présent, tout est fait, ces avilissements,  
les piétinent de joie en leurs effondrements.

Les corbeaux nous fouillent gaiement, noires ordures,  
en songeant aux curées prochaines ou futures,  
leur rêve ! Revoici la « chose » qui s'ébranle :  
Un train. Quel va-et-vient de wagons ! Qui se branle ?

Ces plateaux licencieux, bourrés d'anatomies,  
de peu chastes gisants bercent la sodomie.  
Dans ces havres visqueux gloussent, ventrus, faquins,  
des lâches qui n'ont plus qu'un fessier de catin

à offrir, ces salauds, à leurs marmots actifs.  
D'aucuns disent : C'est bon ! ou : C'est un laxatif !  
... Noires concavités, blanches convexités  
s'emboîtent. Les ados en sont surexcités,

leurs échines bronzées vont produire des courbes :  
Gamins entre gamins, et gouines... Belle tourbe !  
Toi qui n'apprécie pas leurs « sages » théories,  
parle donc de te taire et puis fais tes envies  
où cet amas, potée de colonies dévotes,  
emmêle ses crayons, ses bics, et ses carottes.

... Les arrêts sont fréquents, suspects, et cœtera,  
les puces, sans pitié, squattent souris et rats,  
les poux, bien qu'en sueur, agrippent ta tignasse.  
Spermes à consistance impure de mélasse,  
éclaboussez voyons ! Un cul loue une épaule,  
prélude à la jonction prochaine d'autres pôles,  
laisse entrevoir un coin de ciel gris où la lune,  
ressemble plus qu'un peu aux féminines dunes.  
Un gars nommé Fossey se creuse les idées :  
Hip ! Hip ! Hip ! Eurêka ! braille-t-il, bovidés !  
Cette déglutition insolite là-bas,  
vient d'éjaculations. Une femme met bas  
le fils que tu voulais depuis soixante années.  
Voyez, tout le portrait... Mais au fait, qui l'a fait ?

## DÉLICES DE TOUJOURS

Forêt de rêveries où l'ennui s'évapore,  
et qu'on foule du pied pas à pas chaque instant,  
ô ! ruisseau que saisit la brume et que colore  
l'apathique rayon d'un soleil de printemps,

c'est l'humble poésie qui vous berce, pensive,  
en allant se mirer où Éole et ses vents,  
la nymphe enrubannée de vapeurs lascives  
lave sa chevelure. Pâtre vivant,

j'aime l'aulne moussu, les amères bruyères,  
et la terre veillant ses antiques gisants,  
les thyrses d'inconnues où flânent les aptères,  
la ronce qui s'éprend du lys agonisant,

la liane défunte, la mousse énamourée,  
les muscaris auprès des gigantesques fûts,  
les pyrales velues aux trompes déroulées,  
l'ombre que l'on fabrique et ne reconnaît plus.

Le mystère est partout : Souches, fentes, lunules,  
(formes), vous engendrez d'androgynes ténèbres,  
disperseuses des nuits, nourrices de scrofules,  
armées de carillons résolument funèbres.

Les étoiles, le soir, volent de cime en cime,  
essaims d'abeilles fées aux cent lueurs de feu ;  
le nymphéa contemple un chapelet de rimes,  
nébuleuses d'esprits sages mais vétilleux.

L'ange qui, traversant ces solitudes vertes,  
sort de leurs noirs tombeaux les âmes enfermées,  
effleure les oiseaux aux cages entrouvertes,  
flanqués de leurs petits frêles et déplumés.

Tous se baignent ensuite en des sources profondes,  
laissant d'ocres et blêmes flammes, sans remord,  
brûler l'odeur de l'homme et s'immerger dans l'onde,  
pour lécher leurs ailes battantes et leurs corps.

Griserie ! Oui, j'assiste au triomphant retour  
des fleurs tendres ; feuilles, habit de la ramée,  
je prie, je communie, je déborde d'amour !  
Genêt, beau confident des saules éplorés,  
mêle ton odeur fauve au doux parfum des roses.  
Des perles de rosée, larmes pures des Dieux,  
s'échappent du calice où mes lèvres se posent,  
pour aller retomber dans la coupe des cieux,  
où les constellations, pétilllements magiques,  
distribuent largement aux féeriques beautés,  
la poésie, ma mère, aux notes héroïques,  
gouttes qui formeront l'océan volupté,  
qui, paillettes aussi d'un argent inconnu,  
feront briller les cœurs sensibles, solitaires,  
de ces minces éclats pénétrant et diffus,  
construisant une vie et refondant la terre.

## FOLLES BRUMES

Voici le crépuscule où l'essaim de mes rêves,  
accroche, bourdonnant, ses mille doigts rageurs ;  
les jours névrosés fuient, cyniques ou railleurs,  
devant les nuits repues de gargouillantes sèves.

Que fait l'homme gavé de vagues océanes ?  
Son âme chavirée boit leurs eaux haletantes.  
Morses et figements, ces vomissures, tentent  
des montagnes aux flancs semés de caravanes,  
et de gouffres souillés de tourbillons fumeux.  
Des ruines chevelues, vieilleries, édifices,  
sombrent trop vainement comme des précipices  
en des ports inconnus, déserts, vastes, brumeux,  
où dorment des gardiens au sommeil lourd, stupides,  
bouches bées, affalés, insatisfaits, puceaux,  
rêvant de culs souillés, de sexe en monceaux,  
propres à dérouiller leurs reliques fétides.

Une cloche fêlée pleure un enterrement,  
ou baise une ténèbre à l'esprit égaré ;  
sur la traîne des vents, les angelots tarés  
cherchent des saintetés neuves, bizarrement.

Ô ! voiles innocents, âme passive et lente,  
amante des brouillards aux visages masqués,  
chaumines abritant d'orgiaques banquets,  
des matrices flétries, flasques et ruisselantes,  
confectionnez d'humains vos repoussants amas,  
que la terre ne soit que boue et puanteur,  
et que l'humeur des soirs aux profanes lenteurs,  
secoue les horizons engourdis de comas !

Des plaisirs vaporeux et blêmes s'associent ;  
il n'est plus de néant lui-même en cet enfer,  
sur ce monde véreux de trahison, que faire ?  
Au milieu des couchers nocifs et assombris,  
où trouver le chemin des douteuses clartés ?  
Mirages insolents, îlots de l'univers,  
espoirs tôt égorgés par des monstres pervers :  
Ces désespérément folles obscurités.

## NAUFRAGE

J'ai perdu un ami, un tout petit enfant,  
chose si délicate, il n'avait que six ans,  
cet âge, c'est un voile ;  
évanescences nues purpurines encor,  
vous m'avez arraché ce tendre petit corps,  
cette filante étoile.

Non, je n'aime plus rien, même les boutons d'or,  
les emblavures qui scintillent quand l'aurore  
verse ses perles de rosée ;  
je déteste les rus, les monts, tous ces villages,  
les bœufs laborieux traînant dans leur sillage  
le laboureur au dos brisé.

Non, je ne cherche plus la nymphe au fond de l'onde,  
ni les tipules bleu-doré, l'avoine blonde,  
la ronce amère, le gazon ;  
qu'ils me sont inconnus les éthers sans nuages,  
les montagnes nacrées aux lignes si sauvages,  
et tous ces flambants horizons !

J'ai un profond dégoût pour tout ce qui m'entoure,  
fauvettes, geais, et vents sifflent, mais je suis sourd ;  
poète malheureux !  
Écoute par moments ta pensée fugitive,  
la voix de ta raison exténuée, captive,  
triste ; la voix de Dieu !

Ne venez plus à moi jeunes lapins pensifs,  
vous êtes le navire et je suis le récif,  
ou bien le tourbillon ;  
je n'admirerai plus vos soyeuses queues blanches  
ni vos roses museaux. Songeur tous les dimanches,  
je lirai du Villon.

Fontaine claire, adieu, tu n'auras plus mes lèvres,  
tu n'auras plus mes feux, tu n'auras plus mes fièvres,  
tu ne me donneras plus d'eau ;  
jeune amie que j'aimais et baisais dans ma chambre,  
je ne toucherai plus votre chair ni vos membres,  
et j'oublierai votre corps chaud.

Nuits d'été, devant vous, je n'aurai joie ni flamme,  
ni désirs, aucun mot, aucun souffle, plus d'âme,  
je serai sphinx ou bien mystère ;  
vous me verrez à l'heure ou le couchant se grise,  
pousser le lourd ventail de la petite église,  
ou la porte du presbytère.

Ici, dans le silence et l'obscurité moite,  
je soutiendrai mon front creusé, de ma main droite,  
et je prierai encor ;  
le chœur sera pour moi le seul ami intime,  
le missel mon espoir, les souvenirs mon crime,  
et la piété mon fort.

Non, je n'aime plus rien, je n'ai plus rien à faire,  
sur les chemins poudreux de ce vague univers,  
pourriture de sorts ;  
ce qui me fait pleurer, c'est ce petit coin d'ombre,  
cette petite pierre, au creux d'un vallon sombre,  
ce petit être mort.



## UNE ÉPAVE

Assis, grimaud pensif, submergé d'idées folles,  
je sanglote. Ô ! bleuets, agitez vos corolles,  
et vous, pyrales mouchetées,  
inventez un ballet d'ailes pourpres ou noires,  
auréolées de cent macules illusoires,  
germes de douleurs agitées.

L'homme c'est bonheur, joie, rires, pleurs, et  
souffrances,  
lorsque l'aube apparaît, éclot son espérance,  
s'endorment ses tourments ;  
le crépuscule, hélas, ranime les folies,  
la mort, cette comparse, arrache de leurs lits  
les chérubins dormants !

Maritorne, oui, toi mort infâme, je crie,  
qui m'aide ? Oh ! mon Dieu, je vous hais car j'ai pris  
la peine de survivre ;  
Ah ! que Satan, ce bouc, m'inonde de son fiel,  
je dois rester ici, mon ange monte au ciel,  
et je ne peux le suivre.

## APOCALYPSE

Regarde, un œil est là qui fixe intensément,  
morts et agonisants, goutteux, goitreux, déments,  
suspendu aux cieux dévoilés ;  
la création n'est plus arrogante et pâlit,  
qui a cru éternel ce cycle de folie  
voir ses illusions s'étioler.

Le maître s'écrie : Je ! pointant un doigt vengeur,  
tous tremblent. L'appétit ne vient plus aux mangeurs,  
aux loups, ni aux chiens amaigris ;  
les caveaux et les bières s'ouvrent, (sale aubaine),  
accouplés, des linceuls frissonnants se promènent,  
sereins. Trouant l'horizon gris,

surgissent cent par cent les anges, ces fidèles,  
ce sont aux battements réguliers de leurs ailes  
que les trompes vont s'accorder.

Une âme millénaire accompagne leur vol,  
encensant grassement les bons, faces au sol,  
étiquetant pour la cordée

de l'Enfer, les bouchers blasés et implorants,  
ces loques que Satan espère voir par rangs  
alimenter ses courts-bouillons,  
nourrir ses Cerbères, faire trembler ses voûtes  
de leurs cris déchirants. Rien d'autre ne l'envoûte :  
De l'horreur ! Des douleurs ! Souillons !